

L'homme, vêtu de blanc, ramenait lentement vers lui la mince pellicule qui se formait à la surface de l'eau. Le regard fixé sur le miroir bleuté, il se déplaçait avec précaution sur les étroites bandes de terre avec son grand outil dans les mains, une sorte de large raclette en bois.

Inlassablement, il effleurait délicatement la fragile ligne d'eau, la déformant à peine. À chaque intersection des bordures qui quadrillaient les grands rectangles remplis d'eau salée, il constituait des monticules d'or blanc. Il amassait ainsi quotidiennement la précieuse récolte de fleur de sel dans le crépuscule de fin d'été, constituant aussi des petits tas de cristaux de gros sel qui, tout au long de la saison chaude, grossissent au fur et à mesure que s'évapore l'eau du marais.

L'exploitation du sel, un temps à l'abandon, était réapparue sur l'île depuis deux ou trois décennies. La récolte artisanale faisait revivre la lande plane s'étendant au-dessous du niveau de la mer et protégée par de hautes digues des assauts perpétuels et cycliques des vents et des marées océanes. L'exploitation du sel redessinait ainsi la campagne en petites parcelles géométriques et artificielles, posées ici et là entre les petits cours d'eau salée qui serpentent à l'intérieur de l'île.

En enlevant son chapeau de paille pour s'essuyer le front du dos de la main, l'homme savourait l'instant, sa journée était

terminée. Des cris de goélands attirèrent son attention en direction de la berge. Le marais où il travaillait était situé en contrebas de la grande berge, le long du chenal, unique passe s'étirant vers le large et permettant, à marée haute, de relier par la mer le seul port de l'île au continent tout proche.

Plus loin, de l'autre côté, c'était le cimetière de bateaux. Sur un no man's land à l'écart des habitations, une dizaine d'épaves échouées jonchaient le sol boueux. Les unes, plantées bien droites dans la vase, donnaient encore l'illusion d'être vivantes et prêtes à repartir dès la prochaine marée, d'autres, couchées sur le flanc, reposaient tristement tels des cadavres en décomposition. Les coques de bois pourri ressemblaient à des cages thoraciques décharnées et vidées. Envahies par les allées et venues incessantes de l'océan et rongées par l'air salé et humide, certaines épaves, surmontées d'une cabine de pilotage et déformées par les éléments, avaient leur mât affalé ou cassé en deux. Les gouvernails grinçaient dans le vent en une lugubre complainte.

En observant de loin le cimetière marin, on imaginait d'intrigantes silhouettes squelettiques qui découpaient l'horizon où les coques immobiles, un peu comme des corps abandonnés, avaient été jetées sans précaution dans une fosse commune. Effacée par le temps, la peinture défraîchie ne permettait plus l'identification de ces âmes errantes, comme des fantômes anonymes. On devinait sur le bois certaines lettres de couleur, presque illisibles, qui apparaissaient encore sur la proue des carcasses. Mais leurs noms s'étaient inexorablement dilués dans le crachin, le vent du large et dans l'oubli.

Tout en remontant le petit sentier qui accédait à la route, l'homme marqua un temps d'arrêt. Le regard fixe, il observa

un instant la nuée d'oiseaux qui tournoyaient bruyamment au loin au-dessus d'une des épaves abandonnées. Arrivé sur la berge, il posa sa veste sur son épaule, jeta un dernier coup d'œil, intrigué par les oiseaux qui virevoltaient, puis fit demi-tour et prit d'un pas tranquille le chemin en direction du petit port.



« *La Grande Marée* ». L'homme en blanc passa sous l'enseigne fraîchement repeinte en lettres d'or et sentit, en poussant la porte de l'unique bar de la petite bourgade, la chaleur boisée caractéristique de l'endroit lui caresser le visage, chaleur mêlée à des odeurs douceâtres et mielleuses de cire et de tabac de pipe. L'ambiance à cette heure était encore relativement calme mais allait, comme chaque soir, bientôt monter en puissance au fur et à mesure que les habitués arriveraient. Dans ce décor chaleureux, agrémenté de vieux objets de marine disposés çà et là, se retrouvaient les ouvriers de la petite usine de conditionnement de poisson, des marins-pêcheurs, le personnel du port et des ateliers de mécanique, tout le petit monde lié à l'activité de la mer, ainsi que des « travailleurs de l'intérieur ».

– Voilà encore un cul-terreux, entendit l'homme en franchissant le seuil de la porte.

Le compliment, qui avait sifflé à ses oreilles, venait d'une table au fond du bar où était assis sur une banquette, toujours à la même place, le père Arthur, marin-pêcheur à la retraite, que les hectolitres de blanc engloutis durant sa longue vie avaient, à première vue seulement, pas trop mal conservé. Le vieil Arthur naviguait désormais en eaux troubles, quelque part entre ses quatre-vingts et ses quatre-vingt-dix ans, et

il faut bien l'avouer, la houle s'agitait de plus en plus dans le bocal du vieux qui bourrait sa pipe à longueur de journée tout en éclusant des godets de muscadet. Épiant à travers la vitre de son œil de rapace les moindres mouvements et déplacements de la Grand-Rue, il était en quelque sorte la vigie du vieux port. Il aurait pu aussi en être la mémoire, mais celle-ci, pour les raisons déjà évoquées, était désormais particulièrement vacillante.

La remarque un peu vexante du père Arthur, dont les idées restaient souvent bloquées au début du siècle dernier, faisait allusion à la rivalité ancestrale entre les familles de pêcheurs qui, il est vrai, risquaient leur vie à chaque sortie en mer et ceux de l'intérieur, les autres, les familles de la lande, ceux qui cultivaient la pomme de terre, une des rares ressources de l'île. Les sauniers, travailleurs du sel, restaient eux aussi à terre et étaient, bien sûr, tout autant méprisés. Mais l'univers du père Arthur, c'était une autre époque qui ne parlait guère aux nouvelles générations, c'est pourquoi l'homme en blanc, en accrochant son chapeau et sa veste sur le portemanteau de l'entrée, ne releva pas la remarque désobligeante venant du papy sénile. Elle ne fit d'ailleurs ricaner que le molosse aux longs cheveux gras accoudé au bout du bar et répondant au doux surnom de « La Chouette ».

La Chouette. C'était aussi parfois la tempête sous son crâne. Le front bas, les arcades sourcilières saillantes, difficile d'entrevoir une quelconque lueur dans ses petits yeux noirs enfoncés au fond de ses orbites. Il avait un je-ne-sais-quoi de néandertalien et les mauvaises langues assuraient que des ancêtres à lui, pas si lointains, avaient un peu trop copulé entre cousins. D'autres racontaient qu'il souffrait des mêmes maux qu'un prétendu aïeul, mais de cette histoire-là, telle une malédiction, personne sur l'île n'osait parler.

Sa forte consommation d'alcool n'arrangeait rien non plus. La Chouette oscillait ainsi entre de longues périodes de calme, où son encéphalogramme avoisinait celui de la moule d'élevage, et de subites crises teintées d'épilepsie, au cours lesquelles, pris de violentes convulsions, il semblait en proie à de terribles hallucinations. Au fil des crises, lors de ces épisodes, son cerveau fragile, comme gelé dans la folie, était de plus en plus endommagé, mais cela ne l'empêchait pas, dans ses bonnes périodes, de travailler sur le quai pour aider au déchargement et au stockage du poisson, au gré des arrivages de frais. Cela dit, on l'acceptait comme il était, mais c'était clair pour tout le monde ici, La Chouette avait un grain.

Derrière son bar, Erwan le géant roux, patron de La Grande Marée, rejeta sa grande natte dans le dos et, sans même lui demander, servit une pression de bière brune à l'homme en blanc qui s'approchait du zinc.

– Fais pas attention, il est de plus en plus gâteux l'Arthur, marmonna-t-il dans sa barbe, puis, plus fort à l'adresse du vieux :

– Hé, Arthur, je te rappelle aussi que maintenant, c'est interdit de fumer ici !

– Je m'en fous, je fume si je veux. Les décisions à la con des blancs-becs du continent, je m'essuie avec !

Il lui restait tout de même quelques moments de lucidité, au père Arthur.

L'ambiance dans le bar était désormais montée d'un cran. La salle était bien remplie et, comme toutes les fins de semaine, la jolie jeune fille ayant terminé son travail à la poste, en face, était venue prêter main-forte au patron. Bien droite derrière la tireuse à bière, Brigitte remplissait et alignait les chopes sur le comptoir. Les habitués étaient là. Marek, un robuste marin

tchèque, avait échoué on ne sait comment sur l'île. Désormais adopté par les gens du port, le regard allumé par les quelques bières qu'il venait d'engloutir, il tentait de faire répéter à La Chouette quelques mots dans sa langue natale.

« *Cerny Mrak* », articulait le marin en roulant les r. La Chouette évidemment chutait à chaque fois sur la prononciation des syllabes, pour le plus grand plaisir des autres autour qui s'esclaffaient à chaque tentative.

– Qu'est-ce que ça veut dire ton charabia ? demanda Fredo, une figure du port, le capitaine de « La Vaillante ».

– Cela veut dire « Nuage Noir », répondit doucement Marek avec son accent slave.

– Et en plus t'es un poète, Marek ! En tout cas, pourvu que tes histoires de nuages ne nous ramènent pas la poisse sur l'île, rugit le capitaine en finissant sa chope d'un trait. Brigitte, s'il te plaît, remets-nous une tournée, c'est la mienne, ordonna-t-il à la serveuse en plongeant un œil brillant dans le décolleté de la mignonne.

– J'espère que t'es à pied, Fredo ?

Il y eut un léger flottement dans la salle enfumée du café. Le petit groupe tournait le dos à la porte d'entrée et n'avait ni vu ni entendu entrer l'homme trapu et de petite taille. C'était Louison, le brigadier de l'île, accompagné de Loran, son jeune assistant fraîchement sorti de l'école de gendarmerie.

Louison n'avait pas de cou, la tête rentrée dans les épaules, on lisait sur son visage qu'il avait probablement toujours souffert de sa taille et de sa silhouette un peu ingrate. Ici, dans l'île, Louison connaissait quasiment tout le monde par son prénom. Il savait aussi qu'en fin de semaine, l'ambiance dans l'unique bar de la bourgade s'échauffait vite au fil de la soirée et il n'était pas rare qu'il vienne faire un petit tour pour rencontrer les



gens, surveiller et jauger au passage l'état d'ébriété de tout ce petit monde et, pourquoi pas, glaner quelques informations sur ces insulaires parfois récalcitrants.

Depuis toutes ses années de service dans l'île, il savait qu'ici, il fallait parfois fermer les yeux sur certains écarts et petites habitudes, comme, par exemple, renoncer à sermonner le père Arthur au sujet de l'interdiction de fumer dans les lieux publics, tolérance que d'ailleurs tout le monde avait reprise à son compte. Il connaissait les pratiques de chacun ou tentait de les découvrir. Malgré leurs antagonismes et leurs querelles, les familles entre elles s'échangeaient depuis toujours le fruit de leur travail, ici du poisson, des fruits de mer, là des pommes de terre, du sel ou d'autres légumes, et c'est en connaissance de cause que Louison tolérait ce genre de troc qui, quelque part, maintenait la paix sociale au sein de la petite communauté. Et la paix sur l'île, il en était le dépositaire officiel. De plus, les ennuis, Louison en avait horreur.

– Je suis à vélo, lui répondit Fredo, tu ne vas pas me chercher des noises pour deux ou trois chopes de bière ?

– Qu'est-ce que je vous offre, chef? coupa net Erwan.

Louison, fixant le marin-pêcheur, cligna des yeux puis tourna la tête en direction du comptoir.

– Un panaché bien blanc, et toi Loran ?

– Un Coca, chef, balbutia le boutonneux, intimidé par cette ambiance un peu rustique.

L'homme en blanc s'approcha du brigadier et lui glissa discrètement :

– C'est bizarre, mais en remontant sur la berge, j'ai été attiré par quelque chose. Y'a des goélands qui tournent au-dessus du cimetière de bateaux depuis un petit moment. Ce n'est pas dans leurs habitudes d'être regroupés ainsi et puis, en

les observant bien, ils faisaient un sacré raffut, ils semblaient presque agressifs.

La tête naturellement rentrée dans les épaules, Louison fronça un sourcil et pâlit légèrement. Le visage de ce gars lui disait quelque chose mais il n'avait pas encore enregistré son nom dans les nombreuses petites cases de son cerveau.

– C'est quoi votre nom ?

– Matéo. Je suis saisonnier, je travaille dans le salin en dessous de la grande berge.

– Le cimetière des bateaux ? répéta Louison, intrigué, en fixant dans les yeux le saunier. Celui-ci acquiesça. Louison n'aimait pas les ennuis, encore moins les surprises et pour cela il devait tout vérifier.

– Loran, tu passes à la gendarmerie chercher les bottes et les grosses lampes torches, tu me retrouves là-bas, devant le terrain vague. Je vais jeter un coup d'œil avant qu'il ne fasse nuit noire.

Puis, se retournant vers le patron pêcheur :

– Fredo, le retour c'est à pied, à côté de ton vélo, et c'est valable aussi pour tout le monde ce soir. Je n'ai pas envie de récupérer l'un d'entre vous dans le port, même à marée basse !

Erwan, un verre de Coca dans une main et le panaché dans l'autre, observa les deux flics tourner le dos à l'assistance silencieuse. L'homme en blanc termina tranquillement son verre, récupéra son chapeau, sa veste et leur emboîta le pas vers la sortie.

Devant la devanture du bar, Matéo, songeur, observait le brigadier et son assistant s'éloignant prestement dans la Grand-Rue pavée. Nuages noirs, pensa-t-il, alors que le soleil déclinait lentement, illuminant de sa couleur ambrée les façades claires des maisons et faisant luire les toits en ardoise du port de l'Île Salée.